Le triomphe de l'homme

De longues colonnes, colonnes de robes rayées, de numéros, d'ombres humaines; ce sont les détenues du camp de concentration d'Oswiecim. C'est ainsi que les Allemands nous voyaient probablement, c'est ainsi qu'ils avaient voulu nous voir, bien que parfois ils fussent déçus et leurs poings levés retombaient alors soudain avec peur, paralysés par le regard d'une ombre humaine en vêtements rayés. C'était comme un éclair du feu caché qui flambait sous le couvercle de la fatigue, de l'humanité brisée. Il arrivait plus d'une fois que nos persécuteurs s'arrêtaient stupéfiés, hypnotisés par le regard et parfois par une parole de leur victime désarmée.

Je me souviens de la figure d'un agent de la Gestapo frappé par ma réponse méprisante à sa proposition de me sauver la vie au prix d'une lâcheté.

J'ai encore devant moi l'image d'une S.S.-Frau

gênée qui contrôlait d'un regard avide un colis de ma camarade Aline, tandis que celle-ci en remettait le contenu à une autre de nos compagnes. Je vois les yeux baissés du commandant du camp lorsque, au cours d'une revue de santé passée au camp des femmes, une jeune fille s'arrêta devant lui toute rouge de honte et de colère. Je n'oublierai jamais les démarches pleines d'humilité d'un S.S. qui cherchait à passer pour un homme généreux aux yeux des détenus.

Je me rappelle la colère impuissante d'un de nos chefs qui, ayant obligé en guise de représailles une détenue à porter plusieurs pelles lourdes, aperçut soudain d'autres détenues entourer la malheureuse et lui enlever toutes les pelles en la laissant les mains libres.

Je me souviens également de la rage d'une S.S.-Frau qui, voulant humilier une jeune détenue, lui a enfoncé un vase de nuit sur la tête, tandis que celle-ci au lieu de pleurer lui a ri au nez.

Jamais ne s'effacera de ma mémoire la misérable figure d'un S.S. qui avait battu un prisonnier devant les femmes pour le forcer à crier de douleur, quand ce dernier, bien qu'ensanglanté et tout couvert de la boue dans laquelle on l'avait poussé, se fut levé en regardant droit et avec force devant lui. Le bourreau, sentant sa défaite, cracha derrière l'homme qui s'éloignait en chancelant.

Il y avait des jours où les Allemands pompaient de nous toutes les forces dans un travail qui dépas-

sait la mesure d'une résistance humaine. Ça valait la peine de voir alors l'admiration qu'ils ne savaient pas cacher pour les femmes qui, malgré leur fatigue, chantaient d'un air provocateur.

Tout en se sentant compromis, ils entraient en fureur lorsqu'une colonne de détenues se taisait malgré l'ordre : « Ein Lied ! » (Un chant !) ou bien entonnait un chant en polonais. Ils se vengeaient en nous forçant à marcher à travers la pire boue, mais même alors, ils ne réussissaient pas à se faire obéir.

Je me souviens encore d'une autre défaite allemande. C'était à Pâques 1944, le commandement du camp nous avait ordonné un travail très sale et inutile pour se moquer de nous, le travail qui consistait à transporter d'une place à l'autre dans la grange un tas de son. La poussière nous brûlait la figure, couvrait nos vêtements, coupait la respiration et malgré cela, les femmes, entra vaillant avec une lenteur voulue, chantaient *Alleluia* et d'autres chants de Pâques. Malgré les terribles tenailles qui nous enserraient, plus d'une fois notre résistance collective et spontanée se manifestait à quelques occasions de moindre importance, explosant comme un feu allumé par une étincelle qui partait de l'œil d'une de nos compagnes de misère; elle se manifestait par la crampe de nos mâchoires, par un geste d'un poing serré. Ces actes de résistance surprenaient tellement les Allemands que souvent ils ne savaient y réagir dans leur rage impuissante

qu'en laissant exploser leur colère et distribuant quelques coups à ceux qui leur tombaient sous la main.

Les maîtres allemands qui nous entouraient trahissaient un véritable complexe d'infériorité, aussi chaque regard plus audacieux, un sourire même accidentel les embarrassaient-ils en provoquant un delirium de colère.

Ne voulant pas provoquer la bête sans nécessité, nous évitions consciemment de regarder de leur côté, nous arrêtions les sourires sur nos lèvres, nous cessions nos conversations, car les Allemands supposaient toujours être l'objet de nos moqueries. Ils s'approchaient alors de nous et nous demandaient ce que nous leur voulions. Les Allemands faisaient preuve d'une extraordinaire susceptibilité, aussi se sentaient-ils très mal à leur aise lorsque les circonstances les mettaient en présence d'un prisonnier que, pour une raison ou une autre, ils ne pouvaient pas frapper. C'est seulement quand ils battaient les détenus ou procédaient à une « sélection » en vue de l'envoi au four crématoire, qu'ils reprenaient leur assurance et avaient le sentiment d'agir en « race des seigneurs ».

Et cependant, malgré l'écrasante terreur physique et morale, une lutte continuelle couvait, le combat se poursuivait contre les violences et pour la dignité humaine, pour le battement honnête du cœur humain, pour la conservation de la vie physique. Cette résistance n'était pas toujours organisée,

n'était pas toujours celle de masse, même quand elle était spontanée, mais si la collectivité n'y prenait pas toujours part, elle existait toujours comme une résistance individuelle.

Elle n'oubliera probablement jamais, Sala K..., les coups de poings que les S.S. faisaient tomber sur sa figure pour s'être baladée dans le camp après le couvre-feu, quand elle portait à une camarade habitant une autre baraque une chemise chaude volée au magasin. Sala n'estimait certainement pas ces « éventualités » comme un obstacle sérieux, car, en pillant les magasins allemands, elle avait réussi à fournir du linge chaud à toutes les camarades de la prison de Cracovie. Elle avait déjà pensé à elles à Oswiecim quand elles attendaient encore leur tour de transport de la prison au camp. La nuit de leur arrivée à Oswiecim, Sala avait déjà pour elles des vêtements tout préparés et elle se mit aussitôt à la recherche de ses amies. C'est grâce à Sala qu'elles ne sont pas allées à l'appel en janvier « dévêtues » suivant les règles.

Sala avait sa propre philosophie de la vie au camp. Elle estimait que les Allemands ne pouvaient jamais nous humilier, nous faire injure, même lorsqu'ils cassaient nos dents à coups de poings; car les êtres humains se considèrent-ils comme insultés par un chien qui les mord ? Suivant Sala, l'honneur d'une détenue n'était vraiment atteint que lorsqu'elle devenait soumise et servile à l'égard

des autorités allemandes. Sala serrait rarement ses mâchoires de colère; au contraire, elle rayonnait de sérénité en puisant sa sagesse et son calme dans sa foi profonde en l'homme. Y avait-il dans la baraque 2 B des femmes qui n'eussent pas connu Sala, la blanchisseuse de Cracovie, qui eussent ignoré qu'elles trouveraient toujours auprès d'elle, dans chaque misère, conseils et secours, car Sala n'avait jamais besoin de grand chose pour elle et elle trouvait toujours quelque chose pour d'autres. Mais elles étaient rares, les femmes que Sala honorait de son amitié.

Il y avait peu de monde qui eût vraiment connu Janka O... Calme, elle ne perdait jamais son équilibre; elle était toujours distante et indifférente aux brouilles et aux jalousies qui se donnaient libre cours autour d'elle. Elle avait sa vie intérieure à elle qui, d'apparence, était toute remplie de la pensée de son père et de sa maison. Personne ne s'apercevait que Janka, à l'époque où il était si difficile d'avoir un peu d'eau pour boire et pour se laver, avait réussi, par des moyens connus seulement d'elle-même, à se procurer une cuvette d'eau et à l'apporter inaperçue, à une camarade. Quand quelqu'un tombait malade dans l'entourage de Janka, des médicaments lui parvenaient on ne savait d'où. Elle recevait de chez elle des colis préparés avec un soin extraordinaire, où chaque petite chose était emballée dans une petite boîte

fabriquée pour elle. Le colis était accompagné d'une liste dans laquelle tout le contenu était marqué en détail comme espèce et quantité. Il était clair que son père qui confectionnait ces colis y consacrait tout son temps et surtout pensait bien au moyen de procurer à sa fille les médicaments qu'il était interdit d'envoyer. Janka ne s'ouvrait pas beaucoup aux autres et personne n'a jamais pu supposer que Irka l'Ukrainienne, qui s'était enfuie, avait reçu le plan exact des environs de Janka, qui avait été jadis institutrice à Jaworzno, près d'Oswiecim.

Marysia S... qu'on appelait la grande, car en effet elle dépassait de sa taille toutes les autres, était connue par cette particularité qu'il n'y avait pas pour elle de circonstances assez graves qui l'eussent empêchée de chantonner. Une neige de printemps mêlée de pluie tombe toute la journée, l'eau clapote dans nos souliers, les vêtements humides collent au corps qui frissonne, et Marysia saute d'un pied sur l'autre et chante. Tous les chants religieux, toutes les chansons qu'elle avait apprises dans son village natal au pied des montagnes, constituent un répertoire qui suffira pour sa journée de dix heures de travail. Quiconque voulait être calmé, détourner ses pensées du misérable présent, se plaçait pour travailler à côté de Marysia. On se soumettait à l'action de son chantonnement et les heures qu'on traînait dans le froid et sous la pluie semblaient passer plus vite. Au retour du travail, elle était toujours entourée de camarades. De vieilles

paysannes et des jeunes filles venaient bavarder avec Marysia. On l'appelait élégante parce qu'elle trouvait toujours le moyen d'avoir un fichu propre sur la tête, comme elle trouvait le temps et la force nécessaires pour nettoyer ses chaussures, parfois même deux fois par jour. Marysia chantait et souriait à tout le monde, mais si quelqu'un s'avisait de flatter les Allemands, il n'avait pas longtemps à attendre que Marysia, rouge de colère et sans choisir les mots de son rude langage, ne le remît à sa place.

Ma pensée s'envole vers la femme-médecin, Sonia R..., dont le sort m'inspire tant d'inquiétude. Elle avait dirigé l'ambulance de notre commando. Personne ne savait organiser sa vie intérieure, ayant devant soi le crématoire toujours en action et dont l'odeur d'ossements brûlés rappelait toujours ce qui s'y passait et de quoi chaque jour nous rapprochait nous-mêmes. Il était infiniment plus difficile de trouver un *modus vivendi* pour Sonia, élevée en Belgique, riche d'une profonde culture générale et surtout sociale et au surplus Juive. Jusqu'où l'impuissance en face du crime pouvait pousser un être humain ? La vie personnelle de Sonia était une lutte et un supplice constants d'autant plus grands que les nôtres, qu'elle était privée de ce soulagement que nous procurait notre sortie dans les champs pour travailler. Qui pouvait deviner ce qui se passait dans le cœur de cette femme souriante, spirituelle, éprise sans réserve de sa

profession de médecin ? Sonia avait établi pour elle-même une devise pratique qui réglait sa vie. Elle me disait : « Je sais que je fais un travail utile en donnant mes soins à mes compagnons de misère malades et ma profession est la plus merveilleuse car elle permet de secourir les souffrances. » Sonia ne comptait pas ses nuits sans sommeil passées au chevet des malades, ne se souciait pas de prendre soin de sa propre maladie, n'ayant pas pour elle-même assez de temps pour passer quelques jours au lit. Toujours debout, toujours au service des autres. Même alors qu'elle ne travaillait pas auprès des malades, elle consacrait son temps dans les après-midi de dimanche à apprendre le français aux camarades.

Mais elle n'accomplissait pas seulement ses devoirs de médecin; elle prenait encore la défense de ses malades au risque de sa vie. Il était dans l'intérêt des Allemands d'expédier le plus de monde possible au travail; Sonia risquait pas mal d'ennuis et de difficultés en gardant dans son ambulance plus de femmes qu'il ne l'était permis. Elle supportait bien des injures et bien des menaces, ce qui ne l'empêchait pas de qualifier de malades en leur procurant ainsi le droit au repos, un plus grand nombre de femmes qu'elle ne pouvait légalement le faire. Il entrait dans les obligations des médecins de déclarer aux autorités du camp les cas de typhus et de malaria, les Allemands affirmant qu'ils expédiaient les malades ailleurs pour changer d'air.

Nous savions bien, nous autres, de quel changement d'air il s'agissait. Nous avions déjà l'expérience de ces 2.000 malades du typhus expédiés à la chambre à gaz dans une seule journée. Les fichiers de Sonia ignoraient ces maladies. Bien des maladies infectieuses pouvaient passer pour une « innocente » grippe, mais tel n'était pas le cas de la malaria dont les symptômes sont trop intenses. Et pourtant, Sonia trouvait des moyens pleins d'astuce pour cacher les cas de cette maladie. C'est ainsi qu'elle a réussi à sauver la vie à bien des femmes.

On appelait la petite Hélène « une fille de l'âge de la pierre taillée ». Ce surnom ne marquait pas autant ses opinions conservatrices que son attitude irréductible, sans compromis et pleine de haine à l'égard des Allemands. Hélène ne distinguait pas parmi nos oppresseurs des Allemands bons et mauvais. Aucune discussion n'était possible avec elle à ce sujet. Son opinion sur les Allemands était arrêtée : des assassins.

J'ai travaillé un jour avec Hélène aux champs. Nous nous sommes mises à parler des buts pour lesquels les Allemands plantaient tant de navettes. Bien entendu, nous avons constaté qu'ils avaient besoin d'huiles lubrifiantes et que nous, par notre travail, nous nous rendions utiles aux Allemands, que nous-mêmes nous les aidions à prolonger notre supplice. C'est alors que j'ai montré à Hélène comment je m'efforçais de rendre minime le profit que les Allemands tiraient de mon travail. Je mettais

le pied sur les épis de chaque gerbe que je nouais apparamment pour bien ficeler la paille. Cependant, grâce à cette méthode, peu de grains restaient dans les épis. Les yeux d'Hélène brillèrent; je lui avais montré l'arme des hommes opprimés. Depuis ce temps, elle m'a voué une amitié aussi forte que la pierre.

Je n'ai connu que de loin Wasylko, mais je ne l'oublierai jamais. Il soignait les chevaux et je ne le rencontrais que rarement pendant le travail aux champs. Le kommando d'hommes qui travaillait avec lui était composé pour la plupart de Russes. Aussi peu nombreux étaient-ils parmi eux ceux qui recevaient des colis. Il en était autrement dans le kommando de femmes, dont la majorité était formée de Polonaises en contact avec leurs familles.

Wasylko se faisait toujours longtemps prier avant de se décider à accepter le déjeuner que les Polonaises lui offraient. Il ne manquait jamais de demander avec inquiétude : « Et toi-même, n'as-tu pas faim ? » Wasylko portait avec fierté son titre de citoyen de l'U.R.S.S. Ayant entendu une fois un de ses compatriotes injurier un camarade, Wasylko s'écria : « Et toi, Ivan, n'as-tu pas honte ! toi citoyen de l'U.R.S.S., garder dans ta bouche une saleté pareille ! »

Un jour Wasylko hersait un champ à côté de celui où travaillait notre kommando et chantait en menant ses chevaux. Une des jeunes filles, Ania de Smolensk, lui cria de recopier la chanson pour

que d'autres filles russes l'apprennent. Wasylko refusa en disant que les belles chansons sur les héros de l'U.R.S.S. n'étaient que pour des gens honnêtes et pas pour ceux qui sourient aux Allemands. Il ne pouvait pas pardonner à quelques jeunes filles légères d'accepter la cour que leur faisaient les soudards allemands. Pour celles-là, Wasylko nous envoya un poème composé par lui-même. Il y flétrissait le manque de dignité des femmes qui avaient oublié où elles étaient, et qu'elles étaient les filles du peuple de héros de l'U.R.S.S.

Wasylko avait 18 ans.

***

Même à Oswiecim, l'Homme connut parfois des triomphes dignes de Stalingrad.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos 7
Les vendeurs d'indulgence 21
Oswiecim comme on l'a vu de dehors 23
La prison 26
Voyage dans l'inconnu 30
Fils électriques 34
Baraque des transportés 38
La tonte 46
Notre logis. Les blocs 51
La boue 58
L'eau 65
Les poux 73
L'appel 80
Arbeit macht frei (le travail, c'est la liberté) 90
Les jours fériés 103
Le salpêtre 108
Moisson de mort allemande au camp de concentration d'Oswiecim 111
L'action du bacille hitlérien 126
La vie « souterraine » au camp 140
Une journée au camp 154
Le vrai sens d'Oswiecim 171
Nous ne croyions pas 180
Le triomphe de l'homme 184

IMPRIMERIES BELLENAND
FONTENAY-AUX-ROSES (SEINE)
63.222
Dépôt légal Édit : 3/1945 N° 16
Censure N° 4.142